

Puces savantes

Huit heures. J'arrive devant la grille et pose la main sur la plaque d'identification. Feu vert, je peux entrer. J'ôte le bouchon de mon index et le connecte à la borne de communication pour récupérer le courrier du jour dans ma mémoire flash. J'ai le temps de prendre un café avant l'arrivée des surveillants.

Huit heures dix. Les surveillants sont là, comme me l'indique le panneau de gestion de l'équipe. Je regarde s'allumer, un à un, les voyants sur la grille des tâches. Chacun gagne son poste : bureau, portail, couloirs, permanence.

Huit heures quinze. La grille s'ouvre. Je me déplace jusqu'à l'entrée pour voir arriver les tapis roulants transportant des dizaines d'élèves dont certains sont encore un peu endormis. Bip ! Ils franchissent le portail électronique qui accède aussitôt aux données de leurs puces : leur numéro d'identification, leurs éventuels motifs d'absence à comparer avec les messages reçus la veille, leur emploi du temps pour l'aiguillage vers les tapis internes, et les informations de santé pour le terminal de l'infirmerie.

Je les regarde arriver comme un berger veillant sur son troupeau et je souris, machinalement. Une nouvelle journée qui commence ! Les tapis roulants extérieurs accélèrent leur mouvement.

Huit heures vingt. Le dernier élève pénètre dans l'établissement. Les tapis des retardataires sont déviés vers l'entrepôt-permanence où les lycéens sont accueillis par le surveillant de service. Dès qu'ils passent la porte, un message est envoyé à leurs parents, où que se trouvent ces derniers.

Les élèves dont les professeurs sont en présentiel dans l'établissement sont dirigés vers les cabines de révision. Quand ils s'y connectent, les ordinateurs leur proposent des exercices en fonction de leurs dernières évaluations. Ces élèves ne sourient guère. Ils savent qu'une heure de leur liberté est déjà bloquée pour le rattrapage du cours. Ils viendront, en fin de journée, à ce même entrepôt, pour visionner l'enregistrement de la leçon ratée.

Pour les lycéens qui ont la chance d'avoir des professeurs à distance, pas de problème. Dans les cabines de retard, ils accèdent à leur séance de cours, diffusée en accéléré. Ils n'auront pas de punition.

Je regarde rouler les tapis silencieux et me surprends à penser avec une pointe de nostalgie à la désorganisation d'antan.

J'emprunte les couloirs roulants, plus pour le plaisir que par réelle nécessité, afin de m'assurer que tout va bien. Les salles de classe sont silencieuses et, selon la lumière qui filtre sous la porte, je sais s'il y officie un enseignant holo ou un vrai, en chair et en os.

Je regagne mon bureau, satisfait. Les routines se sont lancées en mon absence et je regarde partir les messages d'alerte pour absence ou retard, les rappels et les notifications de punition. Je soupire au souvenir de l'époque où ces corvées s'accomplissaient manuellement. Je m'assois et demande une impression papier des courbes de la semaine.

« Voulez-vous réellement imprimer ces données ? »

J'appuie sur « OK ». J'ai toujours préféré analyser moi-même les indicateurs. Je me tourne vers la base et réclame des sorties de profils d'élèves. Je dois confirmer trois fois ma demande au logiciel, programmé pour fonctionner seul.

Je constate que les retards en cours et les cas de dépression sont en légère augmentation. L'hiver ne justifie pas tout. Je remarque également que les excuses prédéfinies sont de plus en plus utilisées par les parents pressés. Comment les intéresser à la scolarité de leurs enfants ?

Je sors les statistiques sur les cours en présentiel. En baisse, je m'en serais douté ! Les demandes de dérogation pour suivre les cours à la maison ? En hausse constante, évidemment. Je dicte mes inquiétudes à mon module de prise de notes. Les ados sont tristes, l'école se vide de ceux qui ont les moyens de se passer de nous, le mal-être nous échappe, l'apprentissage de la vie en communauté s'éloigne, seul le savoir nu est transmis aux élèves.

On sonne à ma porte. Je sursaute. Ça n'arrive jamais. J'ouvre et me retrouve devant une femme rousse, cheveux bouclés, hirsute, visiblement essoufflée.

« Vous êtes le CPE ? »

– Oui. Et vous ?

– Je suis prof. Prof de lettres. Il s’est passé quelque chose ! »

Je lui tends un siège et l’invite à s’asseoir. Quand elle me donne son nom, je réalise que nous travaillons ensemble depuis au moins cinq ans. Nous n’avons aucune raison de nous croiser avant l’incident qu’elle me relate.

« Je n’ai plus d’élève dans ma salle. »

Je vérifie sur l’écran de contrôle et constate que les vingt-trois élèves de son groupe de première sont sur le tapis en direction de l’infirmierie.

« Ils sont tous malades ? Le détecteur n’a rien signalé à l’infirmierie ce matin.

– Il n’y avait qu’un élève. »

Je ne comprends plus. Alors elle me raconte qu’un seul, Marco, s’est présenté le matin à la salle C-312. Les écrans de contrôle annonçaient vingt-trois élèves. Elle, n’en voyait qu’un. Un grand gaillard maigrelet, mal à l’aise au premier rang.

« Je m’étais mise en cours holo, pour assurer un remplacement à trois heures d’ici. Mais j’ai toujours préféré faire face à mes élèves. Je suis donc revenue aujourd’hui pour découvrir ceci. J’ai d’abord pensé à un bug du logiciel et j’ai imaginé qu’ils étaient tous à l’entrepôt des retardataires. Mais tout semblait fonctionner normalement. Alors j’ai interrogé l’élève qui a fini par m’avouer que depuis plus d’un mois, il est le seul à venir au lycée. »

Je me mets à trembler sans pouvoir m’en empêcher. Une de mes pires craintes est en train de se réaliser.

« ... les puces, demandé-je ?

– Exactement. Il a d’abord accepté de se faire insérer la puce d’un camarade en plus de la sienne.

– Volontairement ?

– Pour de l’argent. Ses parents ne gagnent pas beaucoup. Ensuite, d’autres lui ont demandé le même service. »

Je ne sais s’il faut m’effrayer du potentiel de nuisance de ces jeunes humains ou s’il vaut mieux me réjouir qu’ils soient encore capables de transgression. La collègue poursuit :

« Ils ont fait ça tout seuls avec des cutters. Ils ont eux-mêmes recousu Marco avec du matériel volé. C’est pourquoi j’ai pensé qu’il était bon de le diriger vers l’infirmierie.

– Venez avec moi ! »

Je me précipite dans le couloir, direction Santé scolaire, avec la collègue sur les talons.

« Il n’y a pas d’infirmière, lui apprends-je. C’est juste un bloc d’automédoc. Qui sait ce qu’il peut décider de faire à 23 élèves en un ? »

Nous courons sur les tapis trop lent. Soudain, tout s’arrête et le couloir repart dans l’autre sens. J’entends dans mes implants auriculaires une alerte de message urgent.

« Monsieur le CPE, vous êtes convoqué dans le bureau du proviseur. Veuillez vous y rendre immédiatement. »

Je peste et ordonne à ma collègue d’aller sauver Marco sans moi. Elle saute du tapis et, courant sur les quais, se dirige vers l’ascenseur.

Arrivé devant le secrétaire électronique, je tente de lui exposer le problème qui me préoccupe. Il n’est pas programmé pour ça.

« Je veux voir le Proviseur !

– Monsieur le Proviseur n’est pas en présentiel, aujourd’hui. Mais il a laissé un enregistrement holographique, spécialement pour vous. Appuyez sur le bouton bleu. »

Je m’exécute et voit se matérialiser sous mes yeux l’image de mon chef d’établissement. Sourire ambigu, à la fois affable et carnassier, tenue impeccable. Il tient à la main un document dont il me donne la lecture :

« Dans le cadre de la modernisation du service public, le ministère a décidé de remplacer les conseillers principaux d’éducation par des robots aux fonctionnalités équivalentes. Un plan de reconversion vous sera proposé dans les plus brefs délais. À compter de maintenant, vous disposez de dix minutes pour quitter l’enceinte de l’établissement. Ne faisant plus partie, désormais, du personnel du lycée, vous serez soumis aux règles mises en place pour la lutte contre les intrusions. Vous adresserez vos questions ou réclamations au service du personnel de l’académie. »

Je voudrais parler à quelqu’un, demander des explications, mais c’est le silence qui règne dans cette partie du lycée.

Le secrétaire électronique croit bien faire en me rappelant : « Il ne vous reste plus que neuf minutes ! »

*Ce texte a été publié dans l'anthologie
Jean Monnet, 20 ans, en décembre 2009*